

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pierre Monette

Renald Bérubé

Numéro 130, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2008). Compte rendu de [Pierre Monette]. *Lettres québécoises*, (130), 49–49.



Pierre Monette et al.¹, *Rendez-vous manqué avec la révolution américaine. Les adresses aux habitants de la province de Québec diffusées à l'occasion de l'invasion américaine de 1775-1776*, Montréal, Québec Amérique, 2007, 552 p., 29,95 \$.

Un rendez-vous manqué, alors ?



La question est vaste et complexe, l'ouvrage qui tente de la bien cerner est un gros et fort livre. Tout au début de celui-ci, deux épigraphes, l'une (« La vision de Montgomery », poème) provenant du recueil *Reflets d'antan* (1916) de Pamphile Le May, l'autre étant un extrait des très célèbres *Demi-civilisés* (1934) de Jean-Charles Harvey. Or cet extrait (étonnant) apparaît dans le roman à un moment crucial de l'aventure... amoureuse pour nous plonger à brûle-pourpoint dans l'Histoire, et se révèle de lecture plutôt ambiguë : alors que les deux protagonistes défendent au départ des points de vue opposés, l'un disant qu'il aurait fallu nous ranger du côté de la liberté et des rebelles étatsuniens en 1775, l'autre, que nous avons bien agi en restant fidèles à l'Angleterre, les deux en arrivent à la fin à une même conclusion : « Aujourd'hui, notre peuple, jouissant d'une liberté complète, maître de sa langue, de ses institutions et de ses richesses naturelles, a échappé au destin de vaincu. »

Après ses deux épigraphes, *Rendez-vous manqué avec la révolution américaine*, dont le sujet n'est « pas l'invasion de 1775-1776 en tant que telle, mais le "site archéologique" constitué par l'ensemble des archives à partir desquelles il est possible de reconstituer l'histoire de cette invasion » (p. 14), appelle à la barre théorique les travaux de Michel Foucault (*L'archéologie du savoir, L'ordre du discours*) afin de bien lire le corpus ou « site archéologique » constitué de « dix-huit lettres et adresses » envoyées aux habitants de l'ancienne Nouvelle-France, les trois plus importantes, qui donnent sa structure à l'ouvrage, étant « des communications officielles du Congrès Continental » datées respectivement du 26 octobre 1774, du 27 mai 1775 et du 24 janvier 1776 (p. 19).

Autant le dire tout de suite, compliment qu'un pratiquant de la littérature ne pourrait formuler de manière ni plus appuyée ni plus nette : le *Rendez-vous manqué*... de Pierre Monette et de toute l'équipe qui a travaillé avec lui se lit comme un roman, comme un roman percutant, passionnant, documenté.

Tout commence (et se continue) donc avec la bataille des plaines d'Abraham (1759), suivie du traité de Paris (1763), puis du Boston Tea Party (1773) et de l'Acte de Québec (voté en 1774 pour entrer en vigueur en 1775). Car la victoire en Amérique du Nord de l'Angleterre sur la France, si elle avait donné la Nouvelle-France au vainqueur, avait aussi coûté fort cher, d'où la tentation d'imposer diverses taxes aux treize colonies. Qui vont regimber, *no taxation without representation*, sans penser d'abord à se rebeller. Londres n'entendant rien et les treize se disant que dorénavant elles n'ont plus rien à craindre des Français au nord, l'épreuve de force se développe et évolue. Que l'Acte de Québec, si belle victoire religio-franco selon l'enseignement clérical de mon enfance, va cristalliser : les treize ne peuvent l'accepter, appuyées en cela par les marchands anglos de Montréal, souvent d'ex-

habitants d'une des treize colonies. Pourquoi ? Parce que l'Acte remet à l'avant-scène les privilèges du clergé (catholique) et des seigneurs du Régime français, privilèges oligarchiques aux antipodes du droit de *representation* ; et il semble que, hors de ces deux classes, bien peu de Canadiens — ils se souvenaient de la misère qui avait marqué la fin du Régime français — aient été entichés de l'Acte présenté comme une victoire par les classes dominantes.

Le pari de l'Angleterre (qui constatait la montée du mécontentement dans les treize colonies) : en « accordant » l'Acte de 1774 aux nouveaux conquies, elle s'assurait la loyauté de leurs notables et du clergé, et ceux-ci sauraient rendre le

peuple loyal au nouveau Souverain — cela pourrait servir en cas de coups durs en provenance du sud. On l'oublie trop, et pourtant on peut le constater dès ce moment-là : le Canada s'est construit contre les États-Unis ; l'Angleterre allait tout à la fois utiliser et défendre bec et ongles sa nouvelle colonie devant le danger de perdre, puis à la suite de la perte des treize.

Car coups durs venus du sud il y eut. Ainsi qu'on peut le lire en quatrième de couverture : « Du 13 novembre 1775 au 15 juin 1776, Montréal a été occupée par les troupes des Colonies-Unies et il s'en est fallu de peu, à l'aube du 31 décembre 1775, pour que la ville de Québec tombe entre les mains des rebelles. » Québec où se trouvait le gouverneur Carleton qui avait réussi à fuir Montréal, Québec qui sera « sauvée » par le mode de recrutement, pour une période déterminée, des soldats de l'armée rebelle ; et peut-être aussi par la tempête de neige dont Montgomery avait pensé qu'elle pouvait lui être favorable. Détails (!) : Carleton et

Montgomery (Richard) se connaissaient bien, Carleton qui avait œuvré avec Wolfe savait bien comment défendre Québec. Et avec Montgomery il y avait Benedict Arnold, le héros de la montée-descente de la Kennebec-Chaudière jusqu'à Québec, entreprise inédite jusque-là ; le même Arnold qui, en 1780, deviendra l'icône du traître absolu en rejoignant les armées britanniques.

Et il y a aussi tous ces autres personnages, d'importance diverse : M^{re} Briand, Thomas Walker (marchand de Montréal, très proche des rebelles), Washington (qui fut d'abord le responsable du meurtre de Jumonville), Benjamin Franklin, Ethan Allen (« père » du Vermont), Lafayette, le comte d'Estaing, Fleury Mesplet, arrêtons-nous là ; il y a aussi tous les jeux politiques, guerriers et diplomatiques de la tromperie, du double jeu, des coups fourrés, etc. Exemple : la relation entre Washington et Lafayette, où l'amitié et l'admiration n'empêchent pas les sous-entendus et les divergences camouflées de fleurir.

Rendez-vous manqué, donc : qu'est-ce à dire ? Nous avons été très très tentés par l'aventure américaine et la liberté originelle qu'elle promettait. Les admonestations de M^{re} Briand disent assez cette tentation. L'attitude des Beaucerons de Sainte-Marie envers le seigneur Gabriel Taschereau (Alexandre du même patronyme viendra plus tard) d'une part et envers Arnold d'autre part (p. 282) est aussi significative. Pourquoi n'avons-nous pas succombé à la tentation, alors ? Selon Monette, les lettres et adresses n'ont pas vraiment rejoint la population pour une raison simple : la majorité de celle-ci ne savait pas lire. Mais les idées des Lumières qu'elles véhiculaient (alors que les Lumières en France avaient eu tant d'intérêt... négatif pour les arpents neigeux), l'idée de représentation, de république, c'est tout cela qui fera ici, graduellement, son chemin. Avec comme résultat ce désir d'un gouvernement responsable qui mènera à 1837-1838 — il faut se souvenir de l'admiration des Patriotes pour nos voisins républicains.

1. Avec la collaboration de Bernard Andrès et de l'équipe du groupe de recherche Archéologie de la littérature au Québec (ALAQ), Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires : Julie Alix, Julie Arsenault, Nancy Desjardins, Nova Doyon, Nathalie Ducharme, Paul A. Lefebvre